

choisis dans les paroisses du Palais, pour rappeler que le Christ en fit autant pour ses apôtres.

Cette cérémonie, de même que celle du repas des pauvres qui la suit, fut instituée par Fernand III de Castille, le 1^{er} avril de l'an 1242. Depuis lors, on n'a pas manqué de la célébrer tous les ans avec le luxe et la splendeur caractéristiques des Cours d'Espagne.

Les vingt-cinq pauvres et deux suppléants désignés par le sort sont avisés de l'honneur qui leur échoit par une lettre de service.

Le lundi de la Passion, le médecin de la Cour, l'inspecteur et le chapelain reconnaissent les élus et les livrent à un tail-

leur qui, au préalable, s'est engagé formellement à les présenter le Jeudi Saint, à onze heures du matin, propres et revêtus d'habillements neufs.



Pauvresse de Madrid,
habillée pour le *Lacatorio*.

Une fois la présentation faite par le tailleur, le premier

pharmacien de la Cour, assisté de ses aides ordinaires, lave la jambe droite de chaque pauvre depuis le genou jusqu'au pied et la parfume ainsi que les vêtements et le linge avec de l'essence de fleurs.

Le Salon des Colonnes où la cérémonie a lieu est superbement aménagé.

De splendides tapis de la Fabrique royale décorent ces tribunes et parfois, comme en 1894, on tapisse les murs de draperies de velours amaranthe. L'admirable tapis où Pedro Pannemacker représenta la Cène est disposé au fond du Salon, devant l'autel qui, sous un dais somptueux, brille et respandit de tous ses cierges et de toutes les fines ciselures de ses vases sacrés coulés et martelés dans l'argent le



Pauvre de Madrid,
habillé pour le *Lavatorio*.

plus pur. D'argent aussi, le service dressé, pour le repas des pauvres, sur deux longues tables placées devant le front des tribunes; enfin, sous un baldaquin fleuri des

armes d'Espagne et brodé du chiffre royal, le trône de Leurs Majestés que cache un rideau jusqu'au commencement de la cérémonie.

Il est une heure et demie; l'office divin auquel Sa Majesté assiste, vient de finir. Le premier introducteur des ambassadeurs a placé le corps diplomatique selon l'étiquette et les sous-intendants de semaine de Sa Majesté, chargés d'assurer le service d'ordre durant toute la cérémonie, se sont occupés du public.

Tout est prêt; alors les portes de la chapelle s'ouvrent; après une lente révérence, le maître de cérémonie tire le rideau du trône et la procession se forme pour arriver au Salon des Colonnes par la galerie de gauche.

Précédé du maître de chapelle, conduit par un sacristain, flanqué de deux huissiers porteurs de candélabres allumés, le diacre ouvre la marche escorté de six chapelains d'honneur.

Viennent, espacés sur les côtés comme dans les processions, les gentilshommes de maison et de bouche, les sous-intendants de semaine et les grands d'Espagne, et enfin Leurs Majestés; le Grand chapelain et le Nonce de Sa Sainteté suivent à peu de distance en arrière.

Puis, chacun à son poste d'étiquette, les chefs supérieurs du Palais, dames d'honneur de Sa Majesté, l'état-major militaire, l'état-major des hallebardiers, etc.

Le cortège, précédé des musiciens et des chanteurs de la Chapelle royale, fait son entrée dans la salle d'armes des Hallebardiers où des tables, ornées de fleurs naturelles, se

trouvent préparées à droite et à gauche, avec tous les plats qui composeront le repas.

Le maître de chapelle et les chanteurs rangés auprès du pupitre où le diacre chantera l'Évangile, et la suite ayant gagné ses places dans le salon, le Grand Chapelain met l'encens et bénit le diacre; celui-ci, ayant fait l'oblation de l'encens sur le livre, commence à chanter l'Évangile jusqu'à ces paroles : *posuit vestimenta sua*, alors le Roi remet son chapeau, sa canne et ses gants entre les mains de son chambellan. Aux mots *precinxit se*, le chambellan apporte une serviette sur un plateau d'argent et l'archevêque, ou à son défaut l'évêque, en ceint le Roi.

Enfin, le diacre prononce : *Cœpit lavare*; alors, tandis qu'à sa droite le Grand Chapelain lui présente le bassin d'argent et qu'à sa gauche le Nonce lui tend une aiguière d'un même métal, le Roi commence le lavement des pieds, s'agenouille devant chacun des treize pauvres, répétant treize fois le simulacre lustral et l'humble baiser d'abnégation, de foi et de charité.

Lorsque le lavement des pieds est terminé, le diacre remet au Grand Chapelain le livre des Évangiles qu'embrassent Leurs Majestés; c'est la fin de la première partie de la cérémonie; le maître de chapelle, les chantres et les clercs se retirent et le repas des pauvres, souvenir de la Cène, commence.

Les pauvres se sont attablés; derrière chacun des hommes est un Grand d'Espagne, gentilhomme de service, portant l'uniforme de gala, qui s'occupe de ce convive

souvent intimidé. Pour les femmes, l'aide est donné à chacune d'elles par une dame de la cour en fonction.

Le Roi sert les femmes et la Reine les hommes.

Rappelant un peu l'ordonnance du repas de Gargantua que célébra l'estampe de Gustave Doré, les plats — dont le choix a été fait par Leurs Majestés, d'après une liste qui leur fut soumise avant la cérémonie — les plats passent de main en main, depuis les domestiques qui les prennent à l'office jusqu'aux chefs d'appartements, qui, à leur tour, les transmettent aux gentilshommes de l'intérieur, ceux-ci les présentent aux Grands d'Espagne ou aux dames de la Reine et enfin, la première dame de la Chambre, *Camarera mayor* et le premier majordome les remettent à Leurs Majestés qui les placent devant chaque pauvre.

Lorsque le dernier dessert est servi, et que le Nonce ou le Grand Chapelain de Leurs Majestés a dit les « grâces », les couverts, les verres, les cruches à vin, les salières et les nappes sont enlevés avec le même cérémonial dont on en usa pour servir, et ces objets, ainsi que la desserte, sont placés dans de grandes mannes d'osier, montées sur des roulettes.

La cérémonie est alors terminée et tandis que Leurs Majestés regagnent leurs appartements et que les invités se retirent, le Grand Chapelain remet à chaque pauvre une petite bourse contenant trois petites pièces d'argent, neuves, de 50 centimes.

Puis, les pauvres vont en groupe prendre les vingt-cinq mannes d'osier et s'installent aux portes mêmes du Palais

pour en vendre le contenu aux enchères, et le prix de la vente demeure tout entier à leur bénéfice.

* * *

De toutes les cérémonies pontificales, la plus magnifique peut-être est la « Remise de la Rose d'Or », fête gracieuse et d'un mysticisme princier où le Pape remet aux souverains, comme « en grand amour et déférence » la fleur religieuse aux redoutables et doux symboles. Et c'est encore à la Cour d'Espagne, toujours fidèle gardienne des rites du passé, que cette solennité revêt un caractère de plus imposante somptuosité.

Les moindres détails de la cérémonie en sont minutieusement réglés, et de petites brochures espagnoles — qui, sous le titre bénin de *Guia Palaciana*, ne sont rien moins que des guides officieux — et vraiment prolixes — de l'*Étiquette* — en apprennent à chacun l'ordonnance édictée par un savant protocole.



La "Rose d'Or".

C'est ordinairement vers midi que les trois voitures de gala, envoyées par la Cour, vont, escortées d'une section de cavalerie, rejoindre la compagnie d'infanterie qui, drapeau en tête, monte la garde au palais de la Nonciature où la Rose d'Or est déposée.

Lorsque S. E. le Nonce apostolique est descendu par le perron d'honneur, aussitôt quatre soldats, que commande un officier, prennent la tête du cortège ; viennent ensuite une voiture qu'occupent le majordome et le gentilhomme de maison et de bouche, une autre pour le Nonce et l'Archevêque de Trajanopolis — qui était chargé de célébrer la messe — puis, enfin, la troisième où ont pris place un gentilhomme Grand d'Espagne et l'Ablégat apostolique portant la Rose d'Or. Cette dernière voiture est escortée, à droite, par le chef commandant la garde d'honneur ; à gauche, par l'intendant d'écurie.

A une lente allure de procession, le cortège arrive au Palais royal. Immédiatement, la garde du Palais rend les mêmes honneurs qu'aux Souverains : deux intendants et quatre chapelains reçoivent le Nonce sur le palier du grand escalier, et le conduisent à la chapelle où la Rose d'Or, que l'on va déposer sur le grand autel, va présider la cérémonie.

Des banquettes simples pour les chefs du Palais, les dames de garde, des banquettes recouvertes de tapisseries pour les Grands d'Espagne, un fauteuil de damas rouge pour le Nonce, des bancs pour les intendants de semaine, les chapelains d'honneur, les gentilhommes de maison et de bouche.

La tremblante flamme des cires avive les teintes fanées de l'exquis plafond de Giaquinto, fait flamboyer les ors des légers chapiteaux corinthiens. Tout au fond, dans le recul du sanctuaire, les statues de saint Isidore, patron de Madrid, et de saint Jacques, protecteur de l'Espagne, apparaissent vaguement, à travers l'ondulant voile bleu tissé par la fumée des encens.

Mais, au signal d'un hallebardier, les assistants se lèvent. Voici le cortège royal : en tête, les gentilhommes de maison et de bouche, les intendants de semaine, les Grands d'Espagne — tête couverte — Leurs Altesses Royales et, enfin, Leurs Majestés qu'entourent les chefs du Palais, les serviteurs de garde, et que suivent l'État-Major, la musique et un piquet du corps des Hallebardiers.

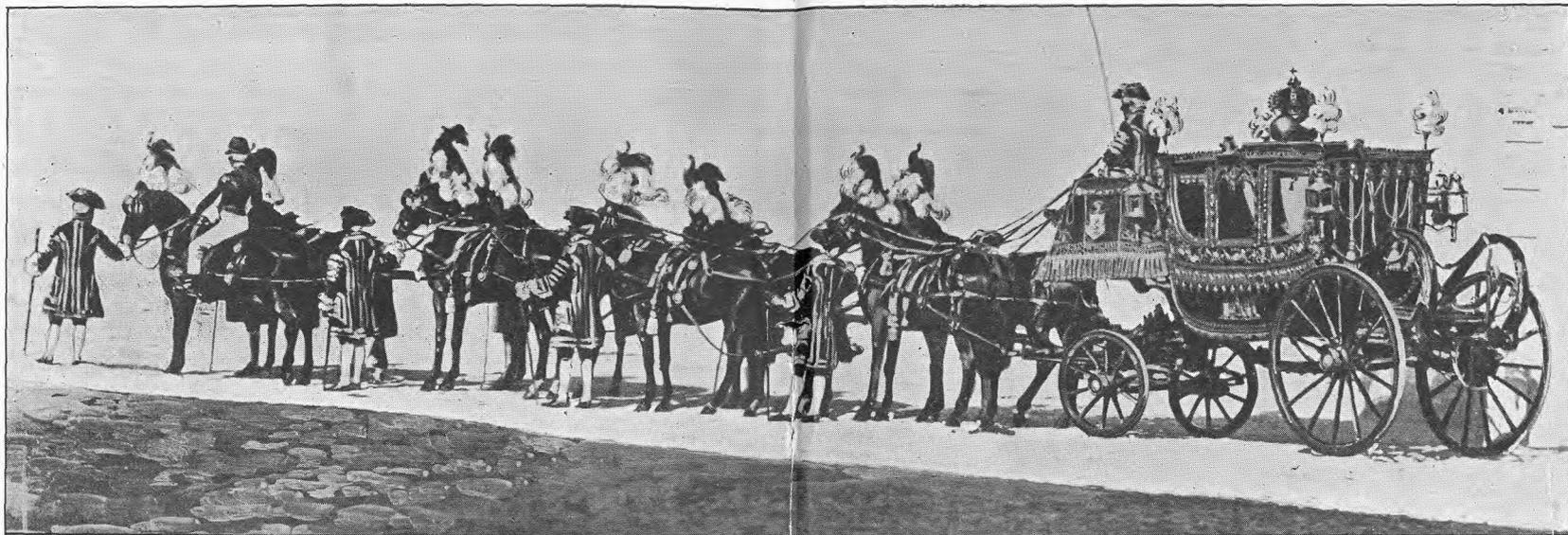
Aussitôt, l'archevêque délégué par le Souverain Pontife monte à l'autel et célèbre la messe. Après l'offertoire, le dos tourné au tabernacle, il s'assoit, face à Sa Majesté, lit à haute voix la lettre du Pape, tandis que l'ablégat prend la Rose d'Or la donne à l'archevêque qui l'offre à la souveraine, alors agenouillée, en prononçant les paroles liturgiques : *Accipe Rosam de manibus nostris, quam et speciali commissione...*

Après avoir reçu l'hommage papal, la Reine regagne son fauteuil ; et, la messe terminée, l'Archevêque donne la bénédiction solennelle et lit les indulgences accordées à cette occasion par le Souverain Pontife. Le cortège regagne les appartements royaux dans le même ordre qu'à l'aller ; mais, maintenant, la Souveraine tient la rose symbolique. Tout à l'heure, elle la remettra à son Grand Chapelain qui



la déposera dans l'oratoire privé que vient de préparer, selon certains rites, le patriarche des Indes, archevêque de Tolède.

A la dernière remise de la Rose d'Or, qui eut lieu le



Les Écuries royales. — Un attelage de gala.

2 juillet 1886, l'éclat de la cérémonie fut forcément atténué par suite de la mort prématurée de S. M. le roi Alphonse XII. Certes, elle n'eut pas, cette fois, la splendeur un peu théâtrale de la précédente solennité de février 1868 pour la reine Isabelle II; il n'y eut ni discours, ni audience pour la remise des lettres apostoliques; mais, empreinte d'une imposante austérité, la remise du joyau

pontifical à la souveraine, en vêtement de grand deuil, n'en fut que plus grandiose. Ce furent de justes louanges que le pape Léon XIII adressa, en cette occasion, à la sainte veuve et l'admirable mère qu'est S. M. la reine Marie-

Christine, et on ne peut qu'admirer l'acte de courage du Saint-Siège, qui, comme l'écrivait Castro y Casalez, « en confirmant et en consolidant le droit indiscutable de S. M. Alphonse XIII au trône d'Espagne, tua la cause de ceux qui prétendaient être les défenseurs de la légitimité ».

Le précieux joyau que le pape envoya à S. M. la reine

Marie-Christine est d'une hauteur de 25 centimètres. Il est formé d'environ cent feuilles en or semées de brillants, de quatorze petits boutons, de huit roses et d'une plus large qui jaillit du centre et s'épanouit gracieusement. Le pied, en forme de patène, est en argent doré; sur une des surfaces se trouve une fine image en émail de sainte Christine; et sur l'autre, une inscription dédicatoire.

La vie à la Cour

Si la Cour actuelle, par la grâce et le calme qui y règnent, se ressent de la Régence féminine, la Cour d'Alphonse XII fut bien celle d'un célibataire.

Ayant rapporté de l'exil la simplicité des mœurs et la bonne camaraderie avec ses familiers, Alphonse XII avait eu cette rare bonne fortune de monter sur le trône à un âge où les boulevardiers parisiens n'avaient pas encore pu l'incorporer dans le fameux « Royal Fêtard » régiment dont les rois en exil et les princes en vacances constituent volontiers l'état-major.

Pris tout entier par la fonction royale, Alphonse XII se plaisait à se dire le premier « fonctionnaire » de son royaume et, comme tel, il était tout heureux, sa besogne faite, de se ressaisir dans l'intimité. Fort soucieux de ses

devoirs mais s'inquiétant peu de ses droits... décoratifs dès son avènement il s'attacha le plus aimablement du monde à supprimer la morgue ancienne, à démocratiser un peu l'étiquette, à moderniser enfin, en la galvanisant d'affabilité, cette Cour qu'Isabelle II avait commencée.

Toujours aimable, ne tutoyant personne, se promenant sans apparat, à pied ou en voiture, dans les rues de sa capitale, le premier aux courses de taureaux, il oubliait le decorum au théâtre, la loge officielle pour lorgner dans la salle, laisser applaudir en sa présence et saluer les amis reconnus, enfin se levant tôt et donnant audience à tout le monde, voilà plus qu'il n'en fallait pour être adoré à Madrid.

Ni l'un ni l'autre des mariages d'Alphonse XII ne changèrent quoi que ce soit à cette simplicité qui jure un peu avec le grandiose décor du Palais où, seuls vestiges de vie des temps révolus, passent les brillants uniformes des hauts dignitaires, des hallebardiers et de la livrée.

Mon excellent confrère, M. Lapuya, me contait, un jour, un récit inédit et bien typique à ce sujet, récit qu'il tenait de la bouche même du héros de l'aventure, le célèbre R. P. Malo, supérieur du couvent de Priego où se formaient, sous la direction de l'illustre philologue et arabiste R. P. Lerchundi, les missions pour le Maroc.

Donc, au cours de l'année 1882, comme le couvent était plus pauvre que d'habitude, que le toit s'effondrait de jour en jour davantage et que les Pères enfin maigrissaient plus qu'il n'était convenable, le R. P. Malo se rendit

à Madrid dans l'espérance de voir le Roi, de l'intéresser à son couvent et d'emporter une riche aumône.

Malheureusement, très économe et très sceptique, Alphonse XII n'aimait pas précisément à recevoir des ecclésiastiques et, craignant toujours quelque onéreuse requête, il accumulait contre eux toutes les difficultés de l'audience. Le R. P. Malo, comme tant de ses confrères, trouva donc porte close, mais le bon moine, songeant au toit délabré de son couvent — où les *garbanzos* eux-mêmes se faisaient rares — ne se tint pas pour battu ; il demanda et obtint de voir l'Infante Isabelle.

Le P. Malo est un prédicateur admirable et c'est aussi un causeur infiniment spirituel ; après dix minutes d'entretien, l'Infante était conquise. Alors, prenant le Père par la main, traversant les salons où les hauts dignitaires, les courtisans et les gardes s'inclinaient devant l'humble robe monacale, elle le conduisit jusqu'à l'étroit cabinet de travail où Alphonse XII avait accoutumé de donner les audiences intimes et de travailler à ses discours ou à sa correspondance.

— Don Alfonso, s'écria l'Infante, voici le Père Malo qui a quelque chose de bien intéressant à te dire, je te l'amène et je me sauve!...

Le Roi avait bien esquissé une moue, mais, toujours charmant et charmeur, il faisait bon accueil au Père. Il commençait à sourire, amusé par la verve du religieux, et, bien mieux, il s'intéressait à la modeste demande lorsque au fond de la pièce une tapisserie est soulevée et la Reine paraît, croyant trouver l'Infante dont elle avait

entendu la voix; surprise de trouver auprès de son mari une autre personne que celle qu'elle pensait rencontrer, silencieusement la Reine salue et se retire,

Alors, l'excellent P. Malo, qui ne connaît pas les traits de Marie-Christine, de demander au Roi :

— Majesté, qui est donc cette dame-là?

— Ça, répondit le Roi en riant, *mais c'est ma femme!*... et, vite, il comptait 2.500 pesetas au moins un peu étonné et ravi d'une si simple et si tendre familiarité.

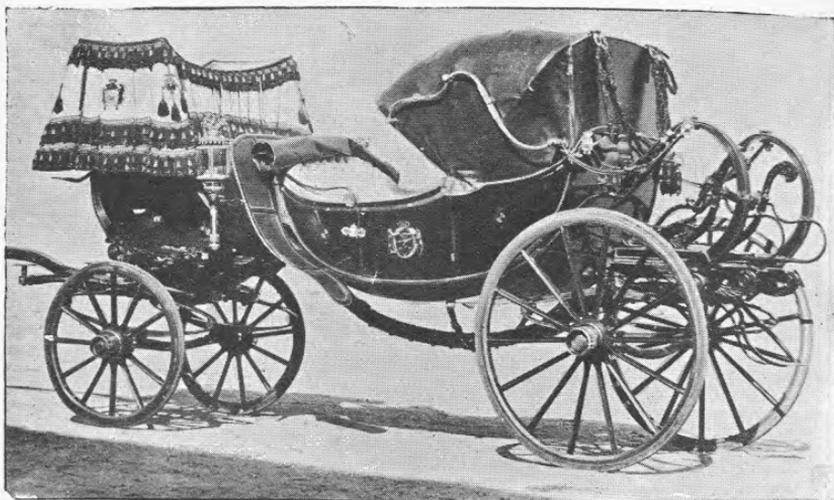
Ce mot de « ma femme » Alphonse XII l'affectionnait tout particulièrement; dans ses conversations avec les intimes, il ne désignait pas autrement la Reine, il l'employait même très volontiers dans sa correspondance ainsi que nous l'avons vu par la lettre qu'il adressait un jour à M^{me} Lœtitia Ratazzi de Rute; *Ma femme! Sa mère!* il fallait toute la tendre affection dont son cœur loyal débordait pour lui permettre d'appeler ainsi des archiduchesses d'Autriche.

D'ailleurs les titres lui importaient peu comme tendraient à le démontrer les avatars du titre de princesse des Asturies.

Pendant la première grossesse de Maria-Cristina, Don Alfonso, qui désirait ardemment un fils, signa un décret daté du 23 août 1880 pour révoquer celui du 26 mai 1850 et déclarer que, à l'avenir, ses descendants héritiers de la couronne seraient désignés par le titre de « prince des Asturies » et qu'en conséquence — et sauf décision contraire du Roi — les princesses n'auraient droit, dorénavant, qu'à leurs titres personnels.

Or, dès l'avènement d'Alphonse XII, l'Infante Isabelle, sœur de Sa Majesté, se trouvant être héritière du trône, portait naturellement le titre de princesse des Asturies; aussi, quand parut ce décret, les conservateurs livrèrent une de ces luttes dont le byzantinisme nous fait sourire malgré notre accoutumance aux bizarreries parlementaires, et les journaux déclarèrent gravement que le titre en litige appartenait par droit de naissance à l'enfant, quel que soit son sexe, qui allait naître et que le bon plaisir du Roi ne pouvait rien pour sa collation. Et tandis que constitutionnels et fusionnistes étaient aux prises allant jusqu'à parler d'un changement de ministère, S. M. Marie-Christine donnait le jour à une fille, le 11 septembre 1880; la petite Infante était baptisée simplement Mercédès, et Doña Isabel continuait à porter officiellement le titre si chaudement contesté, ainsi que le prouve le décret du 17 octobre 1880 faisant inscrire au budget une allocation annuelle de 401.388 pesetas à la princesse Mercédès et réduisant à 200.697 pesetas celle de la « princesse des Asturies ». Ces chiffres semblent un peu singuliers au premier abord; l'explication en est que Don Alfonso (qui, avec sa connaissance des côtés faibles de son pays, venait par là de mettre fin à la dispute en donnant à l'une des Infantes l'allocation du titre « des Asturies » et en conservant à l'autre le titre mais avec une part de liste civile fortement réduite) Don Alfonso, rompu à la sage comptabilité britannique, avait augmenté le chiffre rond de la double annuité pour qu'elle équivalût respectivement à 400.000 et à 200.000 francs ou à 16.000 et 8.000 livres sterling.

Cette sage et humoristique solution n'empêcha pas le changement de ministère, le Señor Sagasta remplaçait le Señor Canovas et, conséquence, un nouveau décret paraissait le 11 mars 1881, qui déposait la sœur du Roi de son titre de princesse des Asturies et le donnait à l'Infante



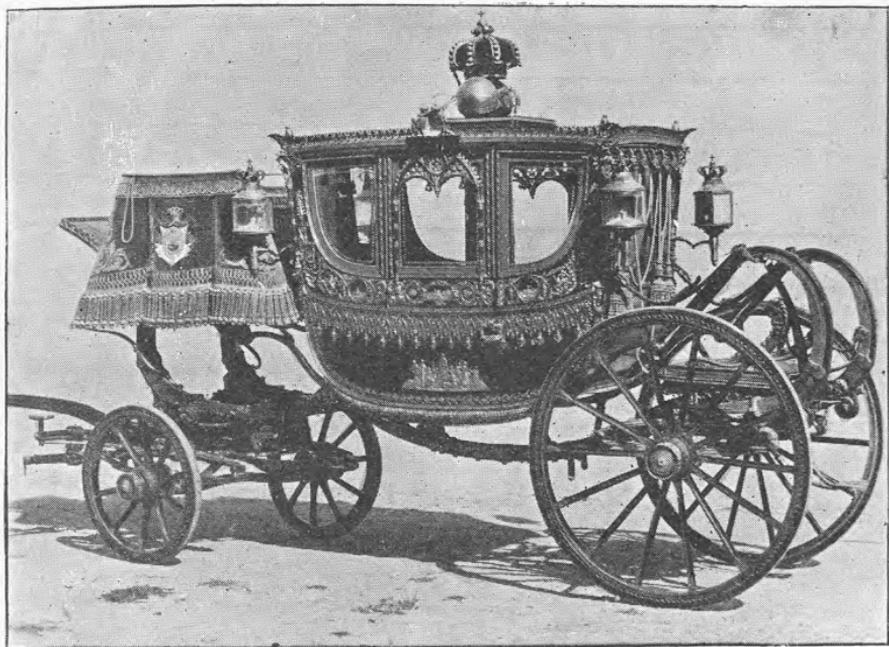
Les Remises royales. — Voiture de la Couronne.

Mercédès. Le scepticisme d'Alphonse XII ne s'en émut pas et peut-être songeait-il plaisamment à rendre quelque nouvelle ordonnance sur la libre disposition de ce titre litigieux quand la mort le surprit.

Mais aussitôt, le nouveau cabinet, reconstitué par M. Sagasta, se hâta de profiter de la discussion du budget pour allouer la liste civile à l'Infante **Mercédès** qualifiée de « Reine » jusqu'au moment de la naissance de l'enfant dont Marie-Christine était grosse » et de reporter l'allo-

cation de 401.412 pesetas (le change avait augmenté) à l'Infante Maria-Teresa, momentanément titrée « princesse des Asturies ».

La naissance d'Alphonse XIII mit enfin un terme à ces



Les Remises royales. — Voiture de la Couronne.

péripéties; mais le parti des Infantes — car il y a « un parti des Infantes », à Paris, non à Madrid — n'a jamais pardonné cette conclusion pas plus à S. M. la Reine régente qu'à Sa Majesté Alphonse XIII!

L'anecdote du R. P. Malo nous a fait voir combien, à certaines heures, toute étiquette bannie, le Souverain était accessible; cette simplicité, contrastant avec la majestueuse

ordonnance du Palais royal, est restée la règle ordinaire de Marie-Christine.



« Depuis la mort d'Alphonse XII, écrivait dans le journal *l'Éclair*, dernièrement, un officier de passage à Madrid, la Reine a renoncé, autant qu'elle le pouvait, à la représentation extérieure. Les trente salons, les enfilades de *camaras*, d'*antecamaras* et de *saletas* où se pressaient jadis les aides de camp, les chambellans et les Grands d'Espagne, sont devenus des solitudes où le luxe de haut goût des ameublements anciens sommeille dans l'ombre des persiennes fermées. La sévère étiquette espagnole s'est évanouie devant la simplicité d'une Souveraine qui, le jour où Elle s'est enfermée avec les devoirs qui lui étaient imposés, a voulu que son peuple pût facilement venir jusqu'à Elle.

« Alors que les palais des rois sont partout encombrés de factionnaires aux fusils chargés qui écartent les indiscrets, les majestueux Hallebardiers du *Palacio Real* de Madrid laissent passer tout venant, les petits et les pauvres principalement.

« Dans l'après-midi de chaque samedi, S. M. Marie-Christine se rend avec son fils à la *Capilla publica* du palais pour s'agenouiller en compagnie de ceux qui veulent bien venir joindre leurs prières aux siennes. Depuis la guerre, dans la chapelle de marbre voûtée d'or, la prière et les chants de supplication des prêtres, montent nuit et jour vers le ciel. Tout passant peut monter là, avec la chance

de peut-être rencontrer la Régente ou le Roi qui, seuls et sans gardes, traversent les galeries pour se faire de courtes visites quand les leçons et les affaires laissent un petit répit.

« Vers quatre heures, quiconque le désire peut voir de tout près la Reine qui descend le grand escalier, aux marches très douces, de marbre blanc et noir, soutenant de son bras l'Archiduchesse, sa mère. Devant elles, les Infantes et le petit Roi en costume de matelot, avides de liberté, se précipitent en courant vers la voiture sans apparat, attelée de quatre mules, qui attend sous la voûte. Comment dire l'émotion que cause cette rapide vision de la Reine qui, en passant, s'efforce de se montrer souriante, malgré ses yeux creusés et son teint pâli qui disent ses veilles et ses sombres préoccupations... Longtemps après, toujours, on la verra passer devant soi, avec son très grand air, sa taille toute droite dans la toilette sombre, et le regard de bonté qui brille sous le chapeau de jardin, guettant constamment l'Enfant.

« Dans le grand palais blanc que Pierre Loti décrivait dernièrement, ajoute encore l'anonyme officier, Elle mène une existence de travail, à présent plus que jamais, traversée de soucis et de préoccupations qui font de sa couronne un fardeau qu'aucune femme n'envierait... S. M. ne se couche qu'après avoir vu s'endormir ses enfants, et son médecin sait seul le compte des nuits passées auprès du berceau de l'Enfant-Roi, qui, plus petit, donna toutes les inquiétudes. Sa journée est partagée entre les devoirs de la régence et ceux de la mère. »

— Sa Majesté, me confessait, un jour, l'un des plus spirituels chambellans de la Cour d'Espagne, S. M. la Reine régente n'est pas une jolie femme, mais en échange elle a une grande distinction.

Cette distinction extrême et son intense bonté ont bien vite conquis à S. M. Marie-Christine ceux qui boudaient la Reine timide et gaie ; ils s'aperçurent que les qualités du cœur valent davantage, même chez les souverains, que les perfections du visage. D'ailleurs, contrairement à la prédiction du diplomate espagnol qui, — à la veille du mariage d'Alphonse XII — pensait que dans quelques années la Reine aurait cet embonpoint qui sied aux femmes espagnoles à l'été de leur vie, S. M. Marie-Christine a gardé tout le charme d'une élégante sveltesse.

Cependant, certains irréductibles prétendent qu'elle demeure toujours un peu trop étrangère à la vie nationale.

Dans ce pays où les natures sont si expansives, on aimerait la voir prenant part à toutes les fêtes publiques, tandis — et l'on oublie qu'elle porte en son cœur un deuil inguérissable — tandis qu'on ne l'aperçoit que bien rarement au *Retiro* et à la *Castellana*, ces deux promenades favorites de la société madrilène.

A vrai dire, la Reine, toujours soucieuse depuis que la destinée, en la faisant veuve, lui donna, en plus d'une maternité plus difficile que toutes les autres, la responsabilité de la Régence, ayant assumé charge d'âmes, la Reine, afin de ne point troubler par les futilités de l'ambiance ses méditations et ses préoccupations, pré-

fère, pour ses promenades quotidiennes, la *Casa de Campo* où vont de préférence les personnes qui sont en deuil,

Quelquefois, elle pousse un peu plus loin et, toujours accompagnée de ses deux filles, elle va jusqu'au *Pardo* où le Roi, lui, va presque chaque jour.

Attristé des tristesses de son peuple, son caractère peu communicatif, — déplorait encore l'aimable chambellan dont je parlais plus haut — l'a privée dans ces derniers temps, de grandes et consolantes ovations.

— Ah! disait-il avec un élan bien méridional, si la Reine, malgré le peu d'intérêt qu'elle porte aux courses de taureaux, cette distraction favorite de notre nation, si la Reine avait voulu assister aux deux grandes *corridas* qui furent données à la *Plaza de Toros* au profit de la souscription nationale pour la guerre, sûrement l'accueil enthousiaste qu'elle aurait reçu lui eût fait oublier bien des chagrins.

Et ce n'est pas sans une véritable peine qu'on voit entretenu par certains ce malentendu entre la Reine et sa nation; voici, par exemple, un de ces petits filets au vinaigre où excelle la curieuse revue anglaise, *Modern Society*, si redoutée des Cours, y compris la Cour d'Angleterre :

« La Reine régente a toujours à lutter contre l'animosité de la plupart des Espagnols et ce sentiment lui est très pénible. Pendant une promenade avec sa mère et son fils, à Madrid, ces jours derniers — 11 juin 1898 — le plus grand nombre des promeneurs semblait ne pas la reconnaître. Elle regardait de droite et de gauche, prête à rendre

les saluts auxquels elle s'attendait. Cette froideur l'affligea plus qu'on ne le croit. »

Même si cela était, et nous nous refusons à le croire, car alors le peuple espagnol, dans les circonstances présentes surtout, aurait démerité de son antique et légitime renom de chevaleresque, si le peuple, excité par le « parti des Infants » appelait encore la sage Régente, la Mère incomparable, l'*Autrichienne*, l'*Habsbourg*, l'*Étrangère*, il conviendrait de lui rappeler que les rois d'Espagne portent toujours ce titre de Habsbourg, que la grand'mère de S. M. Marie-Christine était Infante d'Espagne et qu'enfin la générosité de ses amnisties lui a donné le sublime droit de dire « mon peuple » avec autant de droit et d'amour qu'elle dit « mon fils » en parlant de cet enfant qu'elle sut arracher à la mort et dignement élever pour en faire un noble Souverain d'Espagne.

Toutes les fonctions traditionnelles aux reines d'Espagne, S. M. Marie-Christine les a accomplies, n'omettant aucune des coutumes prescrites quand ces coutumes n'avaient pas le plaisir pour unique but; et c'est ainsi que dans le dernier mois de chacune de ses grossesses, elle fit l'antique visite, prescrite par le Cérémonial, à neuf églises de Madrid, parmi lesquelles la *Capilla de la Paloma* (Notre-Dame de la Colombe) — située dans le quartier le plus populaire et le plus pauvre de Madrid — petite chapelle dont les murs disparaissent sous la profusion des ex-voto de cire, représentant des têtes, des bras, des jambes, des yeux même, et cela sous de curieuses guirlandes faites de tresses de cheveux et de rubans.



Autrefois amazone intrépide, la Reine ne monte plus que très rarement à cheval; plus rarement encore elle se livre aux sports que jadis, dans les années heureuses, elle pratiquait avec ferveur.

Ses seules distractions aujourd'hui sont de brèves promenades dans les jardins du Palais, et encore les occupe-t-elle de graves méditations. Son plaisir favori était le théâtre et surtout l'opéra italien où, pendant toute la saison, — qui commence au milieu d'octobre et finit à Pâques — elle était fort assidue; mais avec les tristes préoccupations qui l'assaillent maintenant, la Reine n'y va presque plus. Excellente musicienne, elle se contente de faire, parfois, un peu de musique, dans ses appartements privés, tantôt improvisant au piano ou à l'harmonium, et tantôt accompagnant le jeune Roi qui s'essaie avec succès au violon.

Cependant, certains ont pensé que si S. M. Marie-Christine ne fréquentait plus le théâtre, c'est qu'elle aime à se coucher de bonne heure; il est vrai qu'à Madrid, où les spectacles commencent trop tard et finissent de même, on aime assez faire de la nuit le jour; cette mauvaise habitude a même pénétré les milieux politiques et l'on cite des ministres qui donnent audience aux députés, aux sénateurs ou fonctionnaires à partir de minuit jusqu'à deux ou trois heures du matin, aussi est-il inutile de dire que toutes les

affaires à Madrid ne commencent guère avant onze heures du matin ou midi.

Mais s'il est vrai que la Reine se retire volontiers de bonne heure dans sa chambre à coucher — cette chambre



Don Romero Robledo.

que M. Desdevises du Dezert, dans *Le Caractère espagnol*, trouve d'une banalité à rendre des points à celles extraites du « Louvre » ou du « Bon Marché » — elle se lève infiniment plus tôt que la plupart de ses sujets.

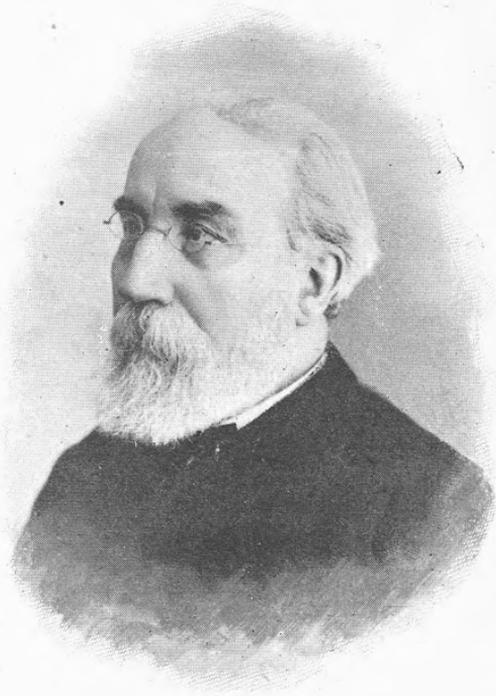
— La vie de la Reine, me disait encore le comte de M*** qui, familier du Palais, voulait bien nous en livrer

quelques secrets, la vie de la Reine est simple, et, au fond, assez triste et isolée.

Levée à sept heures du matin, en été comme en hiver, ne consacrant pas plus d'une heure à sa toilette, aussitôt après avoir déjeuné avec les siens, dès huit heures et demie la Reine dépouille sa correspondance, reçoit ensuite les chefs militaires, puis les grands seigneurs qui

ont charge à sa cour; le duc de Soto-Mayor, *Majordomomayor*, le duc de Medina-Sidonia, Grand-Maître des cérémonies et don Patricio Aguirre de Tájada, directeur des études de S. M. Alphonse XIII.

A midi, c'est la visite du Président du Conseil des ministres qui vient lui rendre compte des événements politiques; à peu près à la même heure se présentent aussi le Capitaine - Général gouverneur de Madrid qui vient recevoir de la Reine *el santo y seña* ou mot d'ordre du jour et le Préfet de police de la capitale, — en



Don Francesco Pi y Margall.

même temps *Gobernador civil de la Provincia* — qui s'enquiert de l'heure fixée pour la promenade de Leurs Majestés et de l'endroit où elle doit avoir lieu afin de prendre toutes les mesures de protection pour leur sécurité. Souvent, elle donne encore audience à quelques officiers de tous grades et ce n'est qu'à une heure de l'après-midi qu'elle se met à table pour le déjeuner.

Aussitôt après, avec don Luis Moreno, intendant général de la *Casa Real y Patrimonio* et l'inspecteur de service, elle s'occupe du détail et de l'administration des biens royaux et des revenus de la Couronne.

Vers trois heures, Sa Majesté part pour la promenade, dont elle a fixé l'itinéraire le matin, et revient au Palais avant cinq heures en hiver, entre six et sept heures en été.

Dès son retour, et quotidiennement, elle reçoit un ou, plus ordinairement, deux des ministres qui soumettent à sa signature, après explications, les décrets royaux de leurs départements; et comme le Conseil est composé de huit ministres, il se trouve que chaque jour elle voit au moins l'un d'eux en outre de la quotidienne visite du Président du Conseil dont nous avons parlé.

Enfin, pendant l'hiver, deux fois par semaine, depuis six heures du soir jusqu'à huit heures — et parfois plus tard — elle reçoit en audience privée tous ceux qui l'ont sollicitée et aussi tous les dignitaires, tels que Grands d'Espagne, Dames d'honneur et Chambellans, dont les prérogatives leur permettent de venir, à leur gré, visiter la Souveraine aux jours réservés à ces audiences.

Ces audiences privées ont toujours lieu dans un petit salon contigu au grand salon appelé la *camara* qui se trouve précédé d'un autre nommé l'*ante camara* qui, à son tour, communique avec un quatrième qui a nom la *saleta*.

Nous parlons de ces trois salons parce que chacun d'eux joue un rôle dans ces réceptions « dont le cérémonial

tout à fait démocratisé, regrette le comte de M****, n'est plus que le vestige de cette étiquette imposante qui avait toujours régné à la Cour. »

Cette division de salons se communiquant est assez logique en ce qu'elle opère très simplement une sorte de tri des personnes admises aux audiences, soit par droits de fonctions, soit par demandes visées du *Mayordomo mayor*.

Les visiteurs, après avoir gravi les marches de pierre du palais et passé, tête découverte, devant le poste d'*alabarderos* qui, au seuil du vestibule royal, rend les honneurs aux Grands d'Espagne, aux grand'croix, aux prélats, aux officiers généraux ou aux grands titres de Castille qui passent, les visiteurs pénètrent dans le premier salon, la *saleta*, où un huissier fort solennel examine leurs titres et qualités; ceux qui ne sont ni titrés, ni fonctionnaires supérieurs, et qui forment ce que l'on appelle *tout le monde*, attendent dans cette salle leur tour d'audience, tandis que les autres gagnent le salon suivant, l'*ante camara*, où le majordome de semaine et un huissier s'empressent auprès des députés, sénateurs, grand'croix, fonctionnaires, officiers supérieurs et nobles.

Mais cette sélection ne va pas sans froisser bien des susceptibilités, à en croire le comte Vassili qui écrivait que « ce qui est aisément accepté partout ailleurs, provoque à Madrid des haines et fait des blessures d'amour-propre inguérissables. L'épicier créé marquis ou bombardé grand'croix passe devant le magistrat ou le savant, simple chevalier ou commandeur. La dame noble, titrée de Castille,

cède la préséance à la chapelière dont le mari a été improvisé *Grand* au moment de la Restauration. »

Enfin, c'est la *Camara*, l'antichambre royale ; dans ce vaste salon où sont admis les ministres et les anciens ministres, les évêques et les archevêques, les cardinaux et les grands d'Espagne, les chevaliers de la Toison d'Or et les officiers généraux, les chambellans et les *gentiles hombres* en *ejercicio*, les dames d'honneur et les dames ayant titre de Grandesse, un chambellan de service, grand d'Espagne, chargé de diriger l'audience, — ce qui consiste à introduire les visiteurs auprès de Sa Majesté en énonçant leurs titres, noms et qualités, — circule fort empressé parmi les groupes où l'on converse à voix basse. Une dame d'honneur, grande d'Espagne, affectée au service particulier de la Reine, se tient aussi dans ce salon où les grands d'Espagne de service et les officiers généraux de la Maison royale font un service d'honneur dont la difficulté n'est pas mince puisqu'il s'agit concilier tout à la fois les préséances, la raison, l'impatience et les susceptibilités.

Et c'est là, tout à côté de ce petit salon où la Reine reçoit cordiale et simple, une splendide et vivante évocation du passé. Pour quelques heures, en ces salons aux grands espaces vides, aux murs d'une épaisseur attristante, il y a un peu de vie et de réelle grandeur.

S. M. Marie-Christine reçoit presque toujours debout et les audiences ne dépassent ordinairement pas dix ou quinze minutes ; cependant, si le visiteur est un homme politique, la Reine, qui aime beaucoup à connaître l'opinion de tous et de chacun, l'invite à s'asseoir et s'assied elle-même

près d'un petit bureau où, sous sa main qui va rapide, s'entassent des notes précises; alors l'entretien se prolonge souvent assez longtemps et les chambellans ont fort à faire de calmer les impatiences qui se propagent dans les salons d'attente.

Il arrive, parfois, mais à la vérité bien rarement, que ces audiences sont égayées par un peu de pittoresque. Tantôt, ce sont des députations de provinces, qui viennent, en costume local, présenter leurs hommages... ou leurs doléances, et le plus souvent quelques placets, à la Reine, et, ces jours-là, les visiteurs qui sont dans la *Saleta* oublient presque les longueurs de l'attente.

Il arrive même que les fameux *gitanos*, dont une importante colonie, campe aux portes de Madrid, sollicitent l'honneur d'une entrevue. Comme ces énigmatiques bohémiens connaissent mieux l'art des horoscopes ou des larcins que celui de l'écriture et des formalités, et comme au surplus ils vivent sous la domination — d'ailleurs problématique — de leur chef, le duc d'Égypte, ils s'en remettent à celui-ci du soin d'obtenir l'audience. Lors, ils lui dépêchent un courrier qui, au galop d'un cheval famélique, le plus souvent volé, s'en va jusqu'aux environs de Séville, à Triana, où, avec sa tribu gîtée dans des taudis creusés à même le roc, réside ce haut personnage, don Mariano Fernández, « modèle préféré de *l'immortel Fortuny*, » disent ses photographies qu'il sait vendre fort ingénieusement pour la modique somme de deux *pesetas* aux touristes qui le viennent souvent visiter.

Malgré les hauts protecteurs dont il va quémander l'ap-

pui — car le tzigane apprend quelque peu de diplomatie au cours de ses pérégrinations dans les ateliers de peintres à Madrid et à Rome, — la démarche n'aboutit pas toujours, et, à vrai dire, tout à fait rarement, mais bah ! les « fils du soleil, de la terre et du feu » oublient bien vite leur désir respectueux et retournent s'assoupir parmi les fumées diaboliques de leur campement.

Une cérémonie, sorte d'audience publique, qu'on appelait le *besa manos*, avait lieu jadis à chaque fête ou anniversaire d'un membre de la famille Royale ; comme beaucoup d'autres cérémonies traditionnelles qui tendent à disparaître, celle-ci a fait place à deux ou trois réceptions annuelles qui ont lieu dans la salle du Trône.

À droite des fauteuils royaux où, sous le baldaquin armorié, le Roi et la Reine régente sont assis, les Ministres, le corps diplomatique et les Grands d'Espagne ; à gauche, la princesse des Asturies, l'Infante Maria Teresa, leur tante S. A. I. Isabelle et les dames d'honneur Grandes d'Espagne.

Immédiatement derrière Leurs Majestés le Grand Maître du palais, la Camarera mayor, la maison militaire et les chambellans de service. Et c'est le défilé interminable des députés, des sénateurs, des généraux, des chambellans, des membres des commissions de l'armée, des ministères, du clergé, bref des délégués de tous les corps constitués qui passent simplement devant le trône en s'inclinant profondément.

On comprend dès lors qu'une telle procession paraisse aussi fastidieuse aux Souverains qu'aux fonctionnaires, et

l'on ne peut vraiment trouver que la monarchie a tort de renoncer à si ennuyeuses cérémonies.

Les jours d'audience, le dîner a lieu fort tard, mais les autres jours, à huit heures, la Reine se met à table.

A ce moment encore, elle ne peut goûter le repos et le calme de la solitude ; en effet, chaque soir réunit dans la salle à manger intime le même nombre de personnes dont les conversations voudront distraire la Reine des soucis accumulés par ces longues heures où furent pensées et discutées les affaires du royaume. Et ce sont, entourant Sa Majesté : l'Infante Isabelle, le Grand d'Espagne et la Dame d'honneur (Grande d'Espagne) de service, puis la Dame d'honneur de l'Infante Isabelle, le chambellan de service, le chef des *alabarderos* et celui du peloton de cavalerie de Leurs Majestés de garde du jour, enfin le commandant de la garde extérieure du Palais.

Les invitations sont fort rares à ce repas et la haute société madrilène ne connaît guère la table royale que trois ou quatre fois par an, pour les dîners de gala qui sont donnés avec un luxe raffiné dans la grande salle à manger du Palais.

De l'Autriche, S. M. Marie-Christine a, disent ses familiers, apporté le goût, assez étranger à l'Espagne, de la bonne chère.

D'aucuns déclarent que la gourmandise serait son péché mignon ; à vrai dire, la table royale est très soignée et la cuisine française ou viennoise, plus que l'espagnole, triomphe dans la vaisselle plate des galas ou dans la fine